

ANGELIKA SCHROBSDORFF

TU N'ES PAS
UNE MÈRE
COMME LES AUTRES

Histoire d'une femme passionnée

récit

Traduit de l'allemand par
CORINNA GEPNER

libretto

*La traductrice tient à remercier de leur aide
Eva et Sacha Gepner,
Almut Lindner et Pascale Parlant*

Titre original:

Du bist nicht so wie andre Mütter

© Hoffmann und Campe Verlag, Hambourg, 1992.

© Éditions Phébus, Paris, 2004, pour la traduction française.

ISBN : 978-2-36914-074-0

Née en Allemagne en 1927, Angelika Schrobsdorff a grandi à Berlin avant de s'exiler avec sa mère et sa sœur en 1938 en Bulgarie, où elle est restée jusqu'à la fin de la guerre. Son premier roman, *Die Herren* (« Ces messieurs »), publié en 1961, a fait scandale par sa liberté de ton. Au début des années 1970, elle part vivre à Paris, où elle épouse Claude Lanzmann, puis s'installe à Jérusalem en 1983, avant de retourner vivre à Berlin en 2006.

*Tu n'es pas une mère comme les autres,
Tu n'as pas de vieilles mains,
Tu n'as pas de cheveux blancs,
Et jamais tu ne m'enveloppes de pesante sollicitude.*

Première strophe d'un poème
de Peter Schwiefert à sa mère

UN MONDE
COMPLÈTEMENT DIFFÉRENT

Aujourd'hui, 30 juin, date de son anniversaire, j'ai sorti de mon coffre du souvenir le petit livre mince et allongé. Il est en carton rigide, avec une tranche noire aux reflets dorés, et porte une inscription en lettres d'or :

VIE
de notre enfant
ELSE

Le livre est un peu écorné mais, ceci mis à part, il est comme neuf. Il a quatre-vingt-dix-huit ans. Les premières boucles d'Else, conservées entre ses pages, ont le même âge et semblent avoir été coupées avant-hier. Elles sont brunes, puis blondes comme les blés et pour finir, en 1897, cuivrées. Les cheveux sont-ils éternels? Ne tombent-ils pas en poussière? Sous mes doigts, ils sont doux comme de la soie. Lorsque j'ai connu Else, ma mère, elle les avait couleur de bronze et aussi vigoureux que du crin de cheval. Elle semblait toujours mal peignée, même lorsqu'elle sortait de chez le coiffeur. Ses boucles épaisses et coupées court refusaient toute discipline. Elles n'étaient pas les seules d'ailleurs. J'aurais tant aimé hériter d'elle sa chevelure et sa vitalité. Mais sur ces points – et quelques autres encore –, je suis tout le portrait de mon père.

Mon Dieu, toutes ces pensées absurdes qui m'envahissent à la vue du livret rouge, les souvenirs, la nostalgie ! Nostalgie du passé que j'ai vécu, nostalgie d'un passé que je n'ai pas vécu. Berlin au tournant du siècle. Comment je me l'imagine ? Un monde protégé sans doute, puisque révolu : tramways et autobus à deux étages tirés par des chevaux, rues pavées et becs de gaz, immeubles robustes, couleur café au lait, et maisons de maître au milieu de grands jardins ; orgues de Barbarie, étales de fleurs et de fruits, vendeurs de saucisses et de journaux ; premiers grands magasins ; salles de bal, cafés avec violonistes, restaurants élégants où officient des serveurs en frac, spectacles de variétés, théâtres ; parcs verdoyants, sombres bâtiments de prestige, monuments d'airain ; le Kurfürstendamm et Unter den Linden, où flânaient des messieurs en stresemann et des dames portant manchon et chapeau à fleurs, la poitrine rehaussée par le corset ; et, tout autour de la ville, des lacs, la Spree, des forêts de sapins où l'on se rendait en fiacre, où l'on pique-niquait et canotait, des jardins où l'on mangeait des boulettes de viande en buvant de la bière blanche au son d'une musique légère jouée par un orchestre militaire.

Le monde dans lequel ma mère a grandi : était-il vraiment comme cela ? Était-il protégé ? Il semble bien.

« J'étais la petite fille chérie de parents aimants, de parents juifs, qui sont les plus aimants du monde. Mon frère Friedel, mon cadet de trois ans, et moi-même, nous étions des enfants heureux, nous ne manquions de rien. » Voilà ce qu'elle écrivait.

Les notes de Minna, sa mère, sont rares, et je crois savoir pourquoi. Minna avait un goût littéraire très strict, et le petit livre, qui lui avait sans doute été offert par l'un des membres de sa nombreuse parenté, était truffé de poèmes laborieux, comme par exemple :

*Dehors, ô splendeur de la floraison,
Tout n'est qu'éclat et parfum.
Autour du berceau doucement balancé
Flotte la ronde céleste des anges.*

Elle qualifiait ce genre de chose de « tarabiscoté ». Elle utilisait souvent ce terme. Un chapeau pouvait être tarabiscoté, aussi bien qu'une personne, un dessert ou même une idée. Par exemple, les idées que beaucoup de gens, notamment les jeunes, se faisaient de l'amour étaient complètement tarabiscotées. L'amour entre homme et femme n'existait pas. Le véritable amour, le vrai bonheur, la femme les trouvait exclusivement dans la maternité, seul but du mariage – un mariage de raison, mûrement réfléchi et arrangé par les parents. Le monde n'avait plus d'importance lorsqu'on avait une famille au sein de laquelle on se sentait à l'abri, qui avait besoin de vous, qui exigeait une présence que l'on donnait avec joie, du premier au dernier jour.

Tel était le point de vue de Minna, telle fut la raison pour laquelle elle épousa Daniel Kirschner, homme gai et chaleureux, qui avait un peu de ventre, des yeux en forme de goutte d'eau, et possédait un commerce de vêtements en gros. Deux ans plus tard allait naître Else.

Le faire-part de naissance, sans doute publié dans un journal juif et collé sur la première page du livret rouge, est discret :

*DANIEL KIRSCHNER
et son épouse MINNA, née COHN,
ont l'immense joie de vous annoncer
l'heureuse naissance de leur fille.
Berlin, 30 juin 1893.*

À quoi pouvait-elle bien ressembler autrefois, la petite, la douce Minna, que j'ai toujours vue dans une robe noire d'où ne ressortaient que ses mains et son visage, un visage long et étroit, assombri par le scepticisme et la mélancolie, qui s'éclairait dès qu'elle avait ses petits-enfants autour d'elle? Elle continuait à porter le deuil de son fils, m'avait expliqué ma mère, elle ne parvenait pas à se remettre de sa mort. Siegfried, heureusement surnommé Friedel, était mort en 1918 de la grippe espagnole. Je n'ai jamais vu sa photo ni entendu mes grands-parents parler de lui : la simple mention de son nom aurait suffi à bouleverser Minna.

J'ai donc du mal à l'imaginer jeune femme, en vêtements clairs, un rire joyeux sur les lèvres. Joyeuse, non, elle ne l'a jamais été, mais satisfaite très certainement, car son existence, dont elle n'attendait rien de tarabiscoté, avait trouvé son accomplissement dans une union raisonnable avec un homme bon et doux et la naissance d'un enfant en bonne santé. Peut-être était-elle devenue enjouée, ou du moins plus enjouée, car elle a toujours eu une disposition à la mélancolie.

Ses ancêtres venaient d'Espagne, et elle conservait des traces de ce patrimoine séfarade : teint olivâtre, yeux en amande presque noirs, épaisse et splendide chevelure ondulée, qu'elle fixait sur son crâne en une lourde natte gris acier à l'époque où je la connus. La gothique dont elle inscrivait dans le livret rouge les progrès les plus remarquables de sa fille est aussi fine, aussi ordonnée qu'elle l'était elle-même. Elle note l'évolution du poids, les vaccinations, la première dent, les premiers pas, les premiers mots. Dans les pages intitulées « Journal », j'apprends qu'à deux mois et demi déjà Elschen a mis sa première petite robe, qu'à neuf mois elle commence à faire sa mauvaise tête, qu'à un an on l'a photographiée – la photo est très réussie –, qu'à un an et demi elle chante « Anna Marie », « Renard, tu as volé l'oie » et « Frottez vos petits yeux

et réveillez-vous», qu'à deux ans et trois mois elle est capable de réciter par cœur le *Struwelpeter*, qu'à quatre ans et demi elle entre au jardin d'enfants et confectionne son premier ouvrage, qui est très mignon.

Ces notes révèlent déjà clairement que le destin de la petite Else est tout tracé. Dès sa plus tendre enfance, elle est vouée à contracter un mariage honorable, où elle devra jouer le rôle de la bonne épouse et de la mère dévouée.

C'est sans aucun doute Minna qui porte la culotte, et Daniel n'y trouve rien à redire. Il l'aime et la respecte : et pourtant, il aimerait mieux la voir lui témoigner affection et tendresse plutôt que de se plier sans mot dire aux devoirs conjugaux. Il la considère comme plus intelligente et plus instruite que lui car elle vient d'une bien meilleure famille. Sigmund, le père de Minna, était médecin en Prusse, Aaron, son père à lui, boulanger sur la frontière polonaise. Elle avait cinq frères et sœurs et une bonne éducation, chez lui ils étaient dix enfants, et il avait dû quitter l'école à quatorze ans. Elle avait lu des livres et fait du piano, il avait livré le pain avec ses huit frères et chanté dans le chœur de la synagogue. Sa mère était morte prématurément au cours de son onzième accouchement, son père, juif orthodoxe, trimait toute la journée dans la boulangerie et se mettait le soir à lire la Torah et à étudier le Talmud jusque tard dans la nuit. Après avoir abandonné l'école, les neuf fils furent envoyés dans le vaste monde, où ils durent se débrouiller pour apprendre un métier. Ils avaient tous atterri à Berlin, ville ouverte à toutes les chances, et s'y étaient aménagés une confortable existence bourgeoise. Dans sa vieillesse, le père dévot avait lui aussi gagné Berlin et vivait chez l'un de ses fils. Il constatait avec horreur que ses enfants, pourtant élevés dans le strict respect des lois, négligeaient de façon scandaleuse les commandements du Seigneur et se laissaient corrompre par l'impiété de leur époque.

Je ne connais qu'une anecdote au sujet de mon arrière-

grand-père Aaron. C'est probablement la seule qu'Else n'ait jamais oubliée, en raison de toutes les conséquences qu'elle avait entraînées. Elle a dû me la raconter après mes treize ans car jusque-là, je ne connaissais qu'un seul juif – et cela grâce à mon père –, c'était Jésus.

L'histoire est la suivante : à quatre ans et demi, Else entra au jardin d'enfants et se trouva donc pour la première fois au contact d'enfants chrétiens. Ils étaient en tous points semblables à elle, riaient de la même façon, jouaient de la même façon, faisaient les mêmes blagues, parlaient de la même façon. Toutefois, lorsque Noël approcha, les choses changèrent. Les enfants ne parlaient plus de la même manière qu'elle, ils ne parlaient plus que de choses qui lui étaient totalement inconnues : de l'Enfant Jésus et du père Noël, de Joseph, de Marie et des trois Rois mages, dont l'un était maure. Ils parlaient de cadeaux, d'arbres de Noël, d'anges, d'étoiles et de crèches avec leurs accessoires : le petit Jésus, le couple saint, l'âne et le bœuf.

« Sottises que tout cela, déclara Minna lorsque sa fille l'assailit d'informations et de questions, ne les écoute pas ! »

Mais Else continua d'écouter, elle ne pouvait plus penser à autre chose et finissait par en rêver. Peu avant la fête, on dressa à l'école un arbre de Noël, que les enfants couvrirent de décorations brillantes et colorées. Ils se placèrent devant l'arbre, les mains jointes, et entonnèrent Noël sur Noël. Else, qui, à un an et demi, connaissait déjà « Renard, tu as volé l'oie », mémorisa immédiatement les airs et les chanta à ses parents. Ils eurent un sursaut en entendant « Gracieux enfant aux cheveux bouclés » et prirent la décision d'interdire l'école à leur fille à l'occasion de fêtes aussi dangereuses. Cependant le mal était fait. L'enfant voulait à toute force un sapin. Elle tempêta et sanglota si bien que les parents, épuisés et eux-mêmes au bord des larmes, se procurèrent un arbuste ainsi que des fils d'ange et deux ou trois boules. Il n'y avait

pas de bougies : Daniel, qui éprouvait une peur panique des incendies, était sur ce point fermement décidé à ne pas capituler devant les *goyim naches*¹. Une fois le sapin installé, avec ses maigres décorations, Else joignit les mains et commença « Douce nuit, sainte nuit ». Juste à ce moment-là, on sonna. Saisi d'un sombre pressentiment, Daniel courut à la porte, jeta un coup d'œil à travers l'œilleton, vit une barbe blanche en éventail et un grand chapeau noir. Qu'était-ce sinon un signe du ciel ! Il retourna précipitamment dans la pièce, saisit l'arbuste et l'expédia dans le placard à balais. Aussitôt Else se jeta par terre et réclama en hurlant son arbre de Noël. Le grand-père, à qui l'on avait enfin ouvert, resta sur le seuil, contemplant la scène en silence, d'un air grave : sa petite-fille, qui semblait possédée du démon, son fils au visage ruisselant de sueur, sa bru, blanche comme un linge. La petite était complètement tarabiscotée, finit par dire Minna, rien d'étonnant, avec tout ce tapage à propos des arbres de Noël.

Partout des arbres de Noël, dit Daniel, l'enfant avait fini par attraper la fièvre et délirait.

Else fut envoyée au lit et Minna s'assit auprès d'elle, caressant son visage brûlant et désespéré. Il y avait des choses plus importantes qu'un arbre de Noël, dit-elle pour la consoler, demain elle allumerait les bougies de Hanoukkah.

Le lendemain, Daniel prit sa fille sur ses genoux et l'initia au judaïsme. Il lui parla d'un temple, dans l'Orient lointain, qui avait été détruit, et d'un peuple dispersé aux quatre coins de la terre. Il lui parla d'un Dieu unique, qui n'avait pas de barbe blanche et assurément pas de fils. Et celui-là était son Dieu.

Else préféra l'histoire de l'Enfant Jésus : un Dieu sans visage ni famille ne lui disait rien du tout.

1. Les rares éclaircissements jugés nécessaires sont renvoyés en fin de volume.

Telle fut la première fêlure dans l'existence protégée de la petite Else. Si elle y comprit quelque chose, c'était que, pour une raison mystérieuse, elle était différente des autres enfants et n'aurait plus droit à un sapin de Noël.

Les Kirschner habitaient Bismarckstrasse, à Charlottenburg. C'est une rue berlinoise typique : large, droite, longue, ni belle ni vraiment laide. Je n'ai retrouvé qu'une seule des vieilles maisons, une confortable demeure grise avec, en bas, une poissonnerie carrelée de bleu. Voilà à quoi devaient ressembler les maisons de jadis, et la rue était sans doute plus étroite, les arbres plus nombreux. L'appartement où habita Else, de sa naissance jusqu'à ses vingt et un ans, ne différait guère sans doute de celui de la Grolmanstrasse, que j'ai connu plus tard et qui incarnait pour moi l'archétype du confort douillet. Il était peut-être un peu plus grand et ne se trouvait pas au rez-de-chaussée. Mais les meubles massifs, noirs et ornementés, conçus pour des générations sédentaires, les vitrines remplies de figurines de porcelaine plus ou moins précieuses, de verres de cristal et d'objets sacrés en argent, les nappes brodées et les rideaux garnis de ruches devaient déjà être là. La cuisine donnait certainement sur une arrière-cour carrée, plantée de quelques arbres et d'un peu de gazon, et le fourneau où Minna faisait rôtir son oie et confectionnait ses petits chaussons fourrés à la confiture était alimenté par des briquettes. Autrefois les Kirschner avaient encore une bonne, à qui l'on interdisait formellement de s'approcher du fourneau. Qu'est-ce qu'une domestique chrétienne pouvait bien comprendre à la vraie cuisine juive ?

Minna était une maîtresse de maison convaincue, et je ne comprendrai jamais pourquoi elle n'a pas transmis à sa fille quelque chose de sa conviction. Sa vie durant, Else fut incapable de cuire une escalope mangeable ou de tenir correc-

tement un balai. Une seule fois je l'ai surprise à une tâche qui se rapprochait d'une activité ménagère : elle lavait un mouchoir, qu'elle colla ensuite sur le carrelage de la salle de bains pour le lisser et le faire sécher. Cette manière de s'y prendre m'a laissé une telle impression qu'aujourd'hui encore je soumets mes mouchoirs au même traitement, non sans hocher la tête et rire en moi-même. Minna a dû être pénétrée de l'idée que sa fille ferait un bon mariage, lui assurant une existence mondaine et lui épargnant l'embarras des tâches domestiques, quelles qu'elles fussent. Oh, comme elle s'est trompée !

Else fut donc élevée comme une fille juive de bonne famille, dans un nid chaud et protégé, sur lequel les parents déployaient leurs ailes, regard perçant et bec acéré ; au côté d'un petit frère aimé et dorloté, dans un clan d'innombrables oncles et tantes, cousins et cousines. Elle était – et resta – une enfant gaie, simple et en bonne santé, débordant de joie de vivre et de kilos superflus. Mais, pour Minna et Daniel, chaque gramme en moins aurait présagé une maladie funeste, c'est pourquoi ils veillaient anxieusement à ce qu'Else reçût en abondance ses mets préférés. « Un jeune doit manger », telle était leur devise, et c'est ainsi qu'ils posèrent la première pierre de la silhouette future d'Else.

Son embonpoint n'ôtait cependant rien à son charme. Sous les rondeurs enfantines se dessinaient un ovale ravisant, d'immenses yeux noirs et un beau nez fort. Ses cheveux nattés couleur bronze avaient la longueur et l'épaisseur d'un boa et lui rendaient la vie difficile.

« Ramène ta natte en avant », lui criait sa mère chaque matin lorsqu'elle partait à l'école. Minna s'inquiétait en permanence car à cette époque sévissait à Berlin un garnement qui se glissait derrière les fillettes pour leur couper les tresses.

Else apprit le piano et le violon, reçut des cours particuliers de français, alla au théâtre et à l'opéra, lut les classiques

allemands. Elle fréquentait une école chrétienne, qui avait l'avantage de se trouver à proximité. Ses parents craignaient bien plus les mésaventures que la grande ville pouvait réserver aux fillettes que les méfaits d'une éducation non juive. Else apprenait facilement, sans effort, elle était bonne élève et très aimée de ses professeurs et de ses camarades. À une époque où une jeune fille allemande de bonne famille se devait d'être un parangon de réserve, de distinction et de douceur féminine, elle a dû faire figure de révélation. Très jeune déjà, elle n'accordait aucune importance à la bienséance et incarnait le naturel, la franchise et la spontanéité.

Une des rares histoires que je tiens de sa propre bouche m'a fait une telle impression qu'elle est restée gravée mot pour mot dans ma mémoire :

– Pour la fin de l'année scolaire, m'a-t-elle raconté, ma classe avait décidé d'organiser une petite fête. Chaque élève devait présenter quelque chose et j'ai choisi de chanter ma chanson préférée, « C'était à Schöneberg, au mois de mai... », parce que cela ne me demandait pas beaucoup de travail. Le grand jour arrivé, je mis ma plus belle robe, ornée de dentelles, de ruches et de volants, qui me faisaient paraître encore plus grosse que je n'étais. Et avec ça, la natte et une petite couronne de fleurs sur la tête. Eh oui, j'avais seize ans et ne reculait devant rien. La salle était remplie de professeurs, de parents, de proches et d'amis. Avant moi, il y avait une ravissante jeune fille blonde, qui récitait « Marguerite au rouet », et je me suis sentie un peu découragée parce que je la trouvais très belle et très impressionnante. Et je me disais : ma vieille, tu feras pâle figure à côté d'elle ! Quand elle a eu fini, les gens ont applaudi, mais sans plus. Alors j'ai chanté ma chansonnette et fait quelques pas de danse en prime. C'était très mignon mais pas extraordinaire. Aujourd'hui encore j'en suis à me demander pourquoi les gens ont réagi de la sorte. Ils ont applaudi comme des fous, crié « bravo ! »,

« bis ! ». J'ai dû chanter la chanson en entier une seconde fois et, à la fin, j'ai arraché ma couronne de fleurs et l'ai lancée au public. C'était quelque chose !

C'est une histoire fondatrice, une sorte de thème musical qui parcourt la première moitié de la vie d'Else. Elle attirait les gens, hommes, femmes ou enfants ; ils recherchaient sa présence, sa chaleur, son amour, son amitié. Elle les donnait en veux-tu en voilà, à beaucoup de monde, à trop de monde, sans les marchander, souvent sans regarder plus loin que le bout de son nez.

J'ai toujours cherché à percer le secret de la fascination qu'elle exerçait, au point de poser la question à certains de ses amis. Mais personne n'a su dire, et moi encore moins : elle tient à ceci ou à cela. Certes, Else avait un joli visage, elle était intelligente, spirituelle, débordante d'amour, de vitalité et de générosité. Elle était étrangère aux conventions, aux calculs et aux vanités. Mais ce n'était pas tout. Elle possédait un rayonnement qui ne se réduisait pas aux attraits physiques, aux qualités humaines ou intellectuelles.

Quand j'essaie de la décrire, j'en reviens toujours au mot *vraie*. Dans un monde où régnaient la mauvaise foi, la dissimulation et l'hypocrisie, elle était aussi simple et aussi vraie qu'un pur primitif. En même temps, elle avait une intelligence pénétrante, et pensait avec plus de vivacité, de rapidité et d'indépendance que les femmes de l'époque. Oui, elle était différente – pas seulement parce qu'elle était juive, exerçant de ce fait une sorte d'attrait exotique, peut-être défendu, sur ses compatriotes allemands, mais parce qu'elle était autonome et bien en avance sur sa génération.

Peu avant sa mort, elle m'écrivit dans sa dernière lettre :

En tant que femme de ma génération, je représentais quelque chose de neuf, d'insolite et de suspect. Je sortais pour ainsi dire de l'ordinaire, j'ai dû faire preuve

de beaucoup de force et m'inventer mes propres lois. Personne ne m'a aidée, au contraire : au mieux on me trouvait comique, au pis on me jugeait dépravée.

Les Kirschner voyaient l'évolution de leur fille d'un œil aussi fier qu'inquiet. La jeune Else attirait trop l'attention, montrait un intérêt trop vif pour son environnement chrétien, fréquentait des gens dont Minna ne faisait pas grand cas. Qu'est-ce qui l'attirait si souvent chez cette Lilly, par exemple, une ancienne camarade d'école tarabiscotée, sur qui elle racontait ensuite des histoires abracadabrantes ? Lilly portait chez elle des vêtements indiens, brûlait des bâtonnets d'encens et déclamait des poèmes dont elle, Minna, n'avait jamais entendu parler... Et le frère de Lilly écrivait des romans.

Qu'est-ce qui lui plaisait à ce point, voulut savoir sa mère, les *schmatte* indiens ou les romans, sans doute médiocres ?

Le côté artiste, répliqua Else, le sentiment de liberté, un monde complètement différent. Minna hocha la tête d'un air déconcerté. Comme si Else n'avait pas suffisamment de cousins et de cousines, des jeunes gens convenables, qui étaient loin d'être stupides ! L'un d'eux était même très doué pour les langues, et Selma, une jeune fille ravissante, avait une voix superbe et se produisait déjà dans des fêtes privées. Ils étaient bien plus dociles que sa fille, n'avaient pas comme elle la tête farcie de sornettes.

Daniel, toujours bienveillant, disait : cela lui passera avec l'âge, Elschen a tout juste dix-sept ans, elle est pleine de vie et de curiosité comme tous les jeunes gens.

Oui, Elschen était curieuse de la vie, mais surtout de celle des chrétiens. Son propre milieu, elle le connaissait par cœur et, plus elle avançait en âge, moins il lui plaisait. C'était le milieu des confectionneurs juifs, qui ne trouvaient grâce ni

auprès de la grande bourgeoisie juive, ni auprès des intellectuels juifs : les premiers ne les jugeaient pas fréquentables, les autres les considéraient comme des béotiens. Else écrit à leur sujet : « Je ne pouvais souffrir les gens de notre cercle. Ils faisaient tous le commerce des étoffes, du cuir ou des fourrures, parlaient un jargon épouvantable, étaient grossiers et incultes. Ils me disaient : il faut que tu fasses un bon mariage. Cela me rendait furieuse. Le mariage, bien sûr, mais un mariage d'amour. Un "bon mariage", c'était si typiquement juif ! Et en ce domaine, je ne supportais pas le côté juif. »

Si les parents avaient pu soupçonner un instant quelles pensées effrayantes s'étaient nichées dans l'esprit de leur fille, ils n'auraient plus connu une seule minute de tranquillité. Mais ils n'en savaient rien et n'étaient même pas effleurés d'un vague pressentiment. Pour eux, il était inconcevable qu'Else, tenue si éloignée du christianisme, élevée aussi près que possible du judaïsme, pût se rapprocher du premier et s'éloigner du second. Une grande part du comportement ultérieur de leur fille devait leur rester incompréhensible, et ils ignorèrent d'ailleurs toute leur vie l'étendue des changements survenus dans sa manière de vivre. Else, qui se souciait comme d'une guigne de ce que les gens pensaient d'elle, fit une exception pour ses parents et ses filles.

Mais, à dix-sept ans, elle n'était encore qu'une brave petite fille juive. Le vaste monde, le monde de la liberté et des chrétiens, appartenait au royaume de l'impossible, et son aspiration à gagner l'autre camp s'épuisait en chimères et rêveries. Jamais il ne lui serait venu à l'esprit d'envisager sérieusement une rupture avec son milieu, alors même qu'il ne lui convenait pas et la choquait à maints égards. Elle aimait ses parents et son frère, désormais âgé de treize ans, un garçon doux et paisible, exceptionnellement doué pour les mathématiques ; elle était attachée à son affectueux cercle familial d'oncles et de tantes, de cousins et de cousines ; et même si

elle ne faisait pas grand usage de la religion juive, elle était liée à ce dieu que son père avait nommé « son Dieu ». Ce qui lui manquait et qu'elle croyait à tort ne pouvoir trouver que du côté chrétien, c'était une atmosphère intellectuelle stimulante. Elle lut tous les livres de la bibliothèque du quartier, encouragée en cela par ses parents, mais son désir de parler de ses lectures, de discuter, d'apprendre, ne rencontra aucun écho. Minna ne lisait que Shakespeare et Goethe, Daniel se contentait du journal. Minna ne voulait voir que des pièces de ses auteurs favoris, tandis que Daniel privilégiait les comédies ou les œuvres qui tournaient autour de la communauté juive. Minna allait volontiers au concert, Daniel à l'opéra. Souvent ils ne parvenaient pas à se mettre d'accord et renonçaient à sortir.

Elle serait volontiers allée tous les soirs à l'opéra, au concert ou au théâtre et rêvait d'explorer toute seule la ville entière.

Berlin, qui se développait à un rythme effréné et pénétrait toujours plus avant dans le paysage du Brandebourg, montrait un visage en constante évolution, toujours plus excitant : nouvelles rues et avenues, nouveaux boulevards, nouveaux quartiers, nouveaux immeubles, nouvelles œuvres d'art, nouveaux magasins, nouveaux cafés et lieux de divertissement, nouveaux établissements culturels, nouveaux moyens de transport, nouveaux bruits, nouvelles odeurs. Une ville de deux millions et demi d'habitants en perpétuel mouvement, deux millions et demi d'êtres humains qui avaient chacun leur vie, leur destin ; des gens qui flânaient dans les rues, couraient, se hâtaient ; des fenêtres qui dissimulaient des secrets, drames, naissances, morts, amours, ennui. Une ville dont Else se sentait proche, qu'elle voulait découvrir bien au-delà des frontières instaurées par ses parents.

Qu'avait-elle vu de Berlin pour l'instant ? Charlottenburg et son voisinage immédiat, les rues connues où l'on se pro-

menait, les curiosités auxquelles on réservait un pèlerinage dominical, Potsdam et Grunewald où l'on faisait de paisibles excursions, le château, le parc de Charlottenburg, le Tiergarten, le quartier des confectiionneurs où se trouvait la boutique de son père, le café favori de ses parents, un établissement gigantesque à deux étages où l'on jouait de la musique ennuyeuse tandis que des gens ennuyeux mangeaient des pâtisseries. Devait-elle se rendre pour une raison quelconque dans un quartier éloigné, inconnu d'elle, père ou mère, oncle ou tante l'accompagnaient, on prenait le chemin le plus court sans regarder à droite ni à gauche, et même chose pour le retour. Parfois elle osait quelque échappée clandestine dans l'animation bruyante des rues commerçantes, noires de monde : des gens de tous les milieux – de la fille de magasin à la femme de négociant enveloppée dans sa fourrure, du mendiant à l'industriel replet ; des véhicules – du fiacre à l'automobile ; des boutiques – du bric-à-brac aux grands magasins ; des établissements – du troquet au restaurant haut de gamme.

La vie, qui déployait sous ses yeux des tableaux toujours nouveaux, fascinait Else ; elle aimait les regards que lui jetaient les jeunes gens. Parfois elle y répondait, furtivement, toute honteuse, rongée par cette pensée : « Mon Dieu ! Si maman savait comme je suis immorale !... »

J'ai une photo d'elle qui date de cette époque. Une jeune fille charmante, à peine sortie de l'enfance, à qui le photographe a fait prendre une pose espiègle : la longue tresse pend sur son épaule droite, la tête est inclinée vers la gauche, elle sourit et serre un petit bouquet de fleurs contre sa poitrine. Minna aura sans doute trouvé la photo réussie car elle rendait bien l'idée qu'elle se faisait de sa fille : une jolie jeune fille, innocente et un peu malicieuse, qui gagnerait bientôt le havre du mariage et la comblerait d'amour, de petits-enfants et, par là, d'un nouveau bonheur.

Des hommes, juifs naturellement, commencèrent à faire la cour à Else. L'un de ses cousins tomba éperdument amoureux d'elle, ce qui mit le clan Kirschner en émoi. Un jeune rabbin composa des hymnes en l'honneur de ses yeux. Deux « bons partis » firent leur demande en mariage.

Else se sentait flattée, trouvait tout cela palpitant, intéressant, parfois comique. Elle attendait l'amour.

« Nous avons tout notre temps, déclara Minna à Daniel. C'est seulement à partir de vingt ans que ça commence à sentir le roussi. »

Else avait dix-neuf ans lorsqu'elle rencontra Fritz Schwiert et avec lui le plus grand amour et le plus mauvais parti de sa vie.

Dans une longue lettre, non datée et jamais envoyée, elle se remémore les débuts de cet amour :

Tu étais chrétien, poète, un jeune homme sans argent ni véritable métier. Tu étais l'homme dont on tombait amoureuse, un artiste, mais pas un mari. Les hommes mariés avaient l'air complètement différents, étaient complètement différents, vous offraient des choses complètement différentes – matérielles et non spirituelles.

En d'autres termes, Fritz, l'élu, constituait pour Daniel et Minna Kirschner une catastrophe comme seul Aaron, le grand-père dévot, eût pu en prophétiser. Mais ils ne découvrirent l'étendue de la catastrophe qu'au bout de deux ans et demi pendant lesquels Fritz et Else parvinrent à cacher leur amour.

Tout avait commencé en été, un samedi après-midi, dans le café où les Kirschner avaient leurs habitudes, cet établissement gigantesque à deux étages où l'on jouait de la musique

ennuyeuse tandis que des gens ennuyeux mangeaient des pâtisseries.

Else avait tout d'abord refusé d'aller écouter pour la centième fois «Petit ver luisant, petit ver luisant, brille, brille...», puis s'était ravisée en apprenant qu'Emanuel, son cousin préféré, viendrait aussi. D'un air renfrogné, elle contemplait ce public de petits-bourgeois en s'imaginant elle-même quelques années plus tard, matrone replète assise au côté d'un bon parti, comblant le vide de son existence à l'aide de crème Chantilly. Emanuel apparut en compagnie d'un grand jeune homme mince, de vingt-cinq ans environ, qu'il présenta comme Fritz Schwiefert, son ami et ancien condisciple. On était maintenant cinq autour de la table ronde en marbre gris et l'on échangeait des mondanités. Au cours de la conversation on apprit que M. Schwiefert jouait du piano, parlait russe, écrivait des poèmes, accessoirement des critiques théâtrales, et travaillait en ce moment à un ouvrage sur Rilke. Pendant que Fritz parlait, d'un ton gai et charmant, un brin ironique, il gardait les yeux fixés sur Else ; son regard et plus encore ses discours faisaient résonner en elle comme une cloche puissante qui ébranlait son être, jusque-là demeuré insensible.

Et tu étais assis là, écrivait-elle dans cette même lettre nostalgique, un poète en chair et en os, et je te dévorais du regard : ton visage fin et intelligent, tes yeux gris, ton grand nez, ta belle bouche un peu moqueuse ; tes longs cheveux bruns qui te tombaient sans cesse sur le front, tes mains étroites et claires.

Minna papotait, Daniel racontait ses blagues habituelles, l'orchestre jouait un pot-pourri de Paul Lincke, et Emanuel, seul à remarquer qu'une catastrophe était en cours, cherchait à tirer Fritz et Else de leur état second. Sans succès. Les deux étaient assis là, sans se parler, et se regardaient.

« Un jeune homme sympathique et cultivé », déclara Daniel au retour, et Minna demanda à Else pourquoi elle se montrait à ce point silencieuse : avait-elle pris froid ?

Else répondit qu'elle se sentait un peu souffrante, oui, et se retira dans sa chambre aussitôt rentrée. Elle s'observa longtemps dans le miroir mais ce qu'elle vit ne lui parut guère convaincant. Elle était mignonne, c'est vrai, mais sans plus. Un homme comme lui, poète, artiste, avait forcément des exigences qu'elle ne pourrait jamais satisfaire avec son inexpérience et son éducation bourgeoise. Il n'avait été qu'une illusion, une hallucination engendrée par ses aspirations à un « monde complètement différent ». Elle ne le reverrait plus jamais, pensait-elle.

Le jour suivant, elle reçut son premier poème de lui.
Elle écrivit :

Je le trouvai très beau, mais je ne compris pas tout.
Il y avait quelque chose de pesant, de mélancolique. Je croyais que l'amour était joyeux.

Fritz Schwiefert n'était pas d'extraction bourgeoise. Son père, mort quelques années auparavant, était musicien ; sa mère, une femme gracieuse, au maquillage voyant, venait de France. Sa sœur Luzie, l'aînée, était mère de trois enfants et avait divorcé après que son mari lui eut transmis la syphilis.

Fritz, intellectuel nerveux, rêveur doué, charmant étourdi, spirituel et cultivé, eut le droit de faire tout ce qu'il voulait. Il faisait souvent ce qu'il ne fallait pas, rarement ce qu'il fallait, mais personne ne lui en tenait rigueur en raison de ses dons intellectuels et artistiques. Else moins que les autres. Dans son adoration naïve de « l'artiste », elle surestima beaucoup Fritz, qui manquait de maturité. Elle écrivait :

Ce que j'essayais de comprendre de toutes mes forces, ce à quoi j'appliquais inlassablement ma réflexion, c'était le don artistique. Rien ne m'émouvait davantage qu'une œuvre d'art, rien ne m'inspirait plus de respect et d'admiration qu'un homme de talent. Cela m'intimidait à un point tel que je me sentais petite et stupide et me demandais sans cesse : à quoi ressemble un homme qui compose de la musique, qui peint, qui écrit des poèmes ? Que pense-t-il ? Comment vit-il ?

Fritz allait répondre à toutes ses questions. Trop tard, il est vrai.

Tous deux vivaient leur premier amour et, bien que Fritz fût profondément épris, ses sentiments ne pouvaient se comparer à ceux d'Else. Son amour était typiquement masculin : exigeant, impulsif, jaloux, égoïste, susceptible, souvent intolérant. Pour Else, en revanche, restée très enfant dans le cocon de l'amour familial, de la sollicitude et des principes, l'amour était toute sa vie. Car Fritz n'était pas seulement l'homme aimé, qui lui apprenait les baisers et voulait lui faire connaître les plaisirs des sens, il était son professeur, lui indiquait les livres à lire, la musique à écouter, les pièces et les tableaux à voir ; il était le guide spirituel qui l'initia à la forme, au contenu et aux tendances artistiques, lui fit exercer son jugement et sa critique, développa son goût intuitif très sûr ; bref, Fritz lui ouvrit grand la porte du monde chrétien, vaste et magnifique, de l'amour, de l'art et de la culture.

Ils se rencontraient en secret pendant une heure ou deux, dont Else parvenait à cacher l'objet à sa mère ; ils se donnaient rendez-vous dans les petits salons de thé et les parcs, assis main dans la main sur des fauteuils en peluche râpée, étroitement enlacés derrière les buissons, nichés sur des bancs

enneigés tels de grands oiseaux. Ils s'écrivaient chaque jour des lettres poste restante, parfois de simples billets dans lesquels ils se réitéraient l'expression de leur amour :

Mon Pitt, je ne veux pas faire de longue lettre, je veux juste te montrer que je pense à toi. Pitt, je t'aime tant!
Je t'embrasse, mon Pitt!

Ta Babouchka.

P.-S. Quarante-neuf heures encore avant de nous revoir!

Else était devenue Babouchka, Fritz était devenu Pitt, deux nouveaux noms, deux êtres nouveaux, nés dans le plus grand secret, anonymes pour le reste du monde.

Si les choses étaient difficiles pour Fritz, elles l'étaient surtout pour Else. Eux qui auraient tant voulu crier sur les toits leur amour, qui ne souhaitaient parler de rien d'autre, étaient condamnés au silence. Ils n'avaient pas de confidents, pas d'asile, pas même assez d'argent pour agrémenter le temps compté de leurs rencontres. Et chaque rendez-vous ressemblait à une course d'obstacles qui exigeait d'Else de longues réflexions, des trésors d'invention, des ruses et des manœuvres.

Combien de temps cela allait-il encore durer? demanda Fritz au bout d'un an environ, lors d'une journée pluvieuse et froide dans le parc. Devraient-ils passer le reste de leur existence dans les salons de thé et les jardins publics?

Else, tout de suite intimidée lorsqu'il devenait impatient, ne sut que répondre. Elle lui prit la main mais il la retira pour la plonger dans la poche de son manteau.

Il ne comprenait pas, dit-il, comment ses parents pouvaient être à ce point rétrogrades. Tout de même, elle n'était plus une enfant, elle vivait au xx^e siècle, à Berlin, et non au xvi^e siècle, dans un *shtetl* polonais, où il aurait fait irruption

à cheval, sabre au clair. Ou bien approuvait-elle par hasard le comportement de ses parents ?

Else secoua la tête.

Eh bien, elle n'avait qu'à l'accompagner chez lui sur-le-champ, dans sa chambre, et peu importait que le cousin Emanuel l'apprît par sa mère ou sa sœur ! Ou alors, pourquoi ne pas l'amener chez ses parents et leur dire qu'ils en avaient assez de rester assis dehors sous la pluie ? Tous ces chichis à propos des juifs et des chrétiens ne l'amusaient plus du tout. Quand les uns se comportaient à peu près normalement, les autres faisaient n'importe quoi, et vice versa.

Else se mit à pleurer. Elle avait peur en permanence : peur de l'agacer quand elle bavardait de choses ordinaires, peur de le décevoir quand elle ne pouvait répondre intelligemment à une question profonde, peur de le mettre en colère quand elle l'empêchait de déboutonner sa blouse, peur de le contrarier lorsqu'elle devait annuler un rendez-vous, peur de son ironie et de son irascibilité, peur de son désir et de son insistance, peur de ses humeurs continuellement changeantes. Elle écrivit :

Tu étais tout le temps différent, tantôt petit garçon, tantôt professeur énergique, poète plongé dans ses rêveries, comédien exubérant, ami ouvert, mais souvent aussi homme incompréhensible qui, d'un instant à l'autre, pouvait devenir grincheux, méchant et insupportable. Je prenais alors horriblement conscience de ton énorme supériorité, j'étais sans défense et désespérée. Mais jamais je ne me suis rebellée. C'est ainsi que doivent être les artistes, me disais-je, et mon incompréhension devant leur fonctionnement étrange ne faisait qu'accroître mon admiration et mon amour.

Que restait-il à Else, sinon les larmes ? Elle ne pouvait abandonner l'univers juif de ses parents ni renoncer au monde chrétien de l'homme qu'elle aimait. Deux mondes dans un seul corps. Deux têtes qui sortaient de ce corps. Un monstre !

Fritz la prit dans ses bras, l'embrassa, caressa ses cheveux mouillés, lui dit qu'il l'aimait et que personne, juif ou chrétien, ne pourrait les séparer. Ravie de ses paroles et gagnée par le courage avec lequel il défiait juifs et chrétiens, Else décida de l'amener chez elle la fois suivante, en invoquant une rencontre fortuite dans la rue.

Ce fut le début d'une nouvelle phase, qui se déroula tout d'abord dans une harmonie inespérée. Ce jeune homme sympathique et cultivé, leur fille pouvait bien le fréquenter, Minna et Daniel n'y voyaient pas d'inconvénient. Il jouait si merveilleusement du piano, récitait avec talent des poèmes de Goethe et des sonnets de Shakespeare, se lançait avec leur fils Friedel dans de longues conversations philosophiques, apportait à Else de la littérature de choix, faisait du quatre mains avec elle, la conduisait au théâtre et au concert. Et il savait se montrer si inventif et si intelligent, si drôle et si spirituel que même Minna riait aux larmes.

« C'est vraiment un amour », disait-elle, et Daniel ajoutait dans un soupir : « Quel dommage qu'il ne soit pas juif ! »

Oui, Fritz représentait un apport considérable pour la famille Kirschner, c'était un hôte quotidien toujours bienvenu, et aussi un jeune homme trop maigre dont il fallait s'occuper. Les parents voyaient avec plaisir que, désormais, Else s'absentait rarement et devenait une belle jeune femme, si heureuse et si épanouie que les candidats au mariage ne manquaient pas. Et même si elle les éconduisait tous, ce

n'était pas un drame : Minna et Daniel non plus n'avaient pas encore déniché parmi eux la perle rare.

Else s'inquiétait parfois de la naïveté et de la crédulité de ses parents. Avaient-ils une foi si inébranlable en la conscience juive de leur fille que le dicton « Ce qui ne doit pas être ne peut pas être » les empêchât de voir ce qui crevait les yeux ? Ils lui faisaient de la peine, et elle se jurait de ne pas dépasser certaines limites. C'était un serment sincère, auquel elle resta fidèle. Duper ses parents, les mystifier un peu, soit : ils n'en souffraient pas ; les blesser, jamais.

Août 1914 marqua le début de la guerre et, du même coup, de la panique chez les Kirschner.

Leur fille venait d'avoir vingt et un ans, et elle n'avait toujours pas gagné le havre du mariage ; or, en temps de guerre, les hommes se faisaient rares ou avaient mieux à faire que convoler. Leur fils Friedel, qui avait passé son baccalauréat, était en âge d'être appelé sous les drapeaux et envoyé au front. Les parents ne pouvaient rien imaginer de pire. Comment, grand Dieu, empêcher ceci et accélérer cela ?

« Et tout ce *schlimmazel* pour une bêtise », déclara Minna, faisant allusion à l'assassinat de l'héritier du trône d'Autriche.

Daniel et Minna étaient des gens apolitiques, épris de paix, qui, à l'inverse de la haute bourgeoisie juive, ne s'étaient pas fourvoyés dans le nationalisme allemand. Leur patriotisme s'en ressentait. L'Allemagne était leur patrie, ils parlaient l'allemand, ils étaient de culture allemande, néanmoins leur univers religieux et quotidien était juif. Ils respectaient l'empereur en tant qu'empereur, mais aussi parce que c'était un homme qui les laissait vivre librement et en paix, travailler, étudier, gagner de l'argent et se faire une bonne situation tout en conservant leur droit de pratiquer. Ce n'était pas

si habituel que cela, aussi appréciaient-ils la situation à sa juste valeur et savaient-ils se montrer reconnaissants. Mais le chauvinisme leur était étranger. On devait, la chose allait de soi, défendre en cas d'attaque son pays et son peuple ; en contrepartie, autant l'honneur et la gloire de la nation – fût-ce la sienne propre – étaient hors du champ de préoccupations, autant on ne songeait qu'à l'intérêt des enfants.

Else partageait cette saine manière de voir. Elle écrivit :

Je n'ai pas d'admiration pour l'empereur et mon pays m'inspire des sentiments divers mais nul patriotisme. J'exècre la guerre et ne comprendrai jamais qu'un être humain ait le pouvoir d'envoyer des jeunes hommes à la mort.

C'est au demeurant la seule observation qu'elle ait faite sur le sujet. Dans les nombreuses lettres de cette époque qu'elle a laissées, elle ne mentionnera plus la guerre.

Reste à savoir dans quelle mesure Else a pris conscience de ce qui se passait. Les hostilités se déroulaient hors des frontières allemandes, sans envahir comme aujourd'hui la vie civile de leur puissance meurtrière et dévastatrice, et du coup elle pouvait tranquillement ne plus y penser et consacrer à Fritz son temps, son énergie, son amour. Ayant moi-même vécu une guerre mondiale, je sais qu'il n'est pas de guerre aussi bouleversante, de paix aussi merveilleuse que le premier amour.

En raison de sa forte myopie, Fritz fut versé dans la réserve ; Friedel, le frère d'Else, fut mobilisé. Comme on se rendit compte qu'il était plus doué pour les mathématiques que pour les armes, au lieu d'être envoyé au front il demeura à Berlin, dans l'administration.

Les Kirschner, auxquels la peur avait ôté l'appétit, le sommeil et la parole, rendirent grâce à Dieu en jeûnant une journée entière et reprirent le cours normal de leur vie. Else en faisait partie. Un soupçon était né brusquement dans l'esprit de Minna. Peut-être l'angoisse pour son fils avait-elle aiguisé ses sens, peut-être son scepticisme foncier avait-il enfin triomphé de sa confiance inébranlable en la conscience juive de sa fille – en tout cas, elle commença à épier Fritz et Else comme un oiseau de proie prêt à fondre sur sa victime. Et elle vit ce qui sautait aux yeux. L'intérêt fiévreux d'Else ne s'adressait pas seulement à la grande culture et aux dons artistiques du jeune homme, les visites de Fritz ne concernaient pas la famille entière mais une personne en particulier. L'amitié innocente était en fait une classique histoire d'amour. Et même si Else n'avait certainement commis aucun faux pas et se gardait, ne fût-ce qu'en rêve, de songer à une union durable, elle courait cependant le risque de perdre ses meilleures années dans une relation sans issue.

Daniel, que le soupçon n'avait pas encore effleuré, ne craignait quant à lui que de la voir gaspiller ses plus belles années. Il prit sa fille à part et lui demanda si elle avait l'intention de gâcher sa vie et de rester vieille fille. Quand on était jeune, on croyait qu'on ne vieillirait jamais, mais c'était une erreur, à partir de vingt ans, les choses allaient très vite.

Les parents convinrent qu'il fallait trouver sans tarder un mari pour Else et, à ce moment crucial, le destin intervint en leur offrant Alfred Mislowitzer. Celui-ci travaillait dans la confection comme Daniel, s'était forgé à Francfort une réputation de brillant homme d'affaires et venait tout juste d'emménager avec sa mère et ses sœurs à Berlin, où dans sa branche on pouvait vraiment « faire sa pelote », comme il disait. La pelote, ainsi que le révéla la suite de la conversation, avait déjà de jolies rondeurs et Daniel, de son côté, commençait à tenir un bout du fil. Il faisait très bonne impression, le sieur

Mislowitzer : un homme plutôt grand et massif, dont la mine trahissait le solide appétit, le souci des vêtements de qualité, la robuste santé, le sens infallible des affaires et le train de vie stable et conservateur. Que demander de plus ?

Daniel s'enquit de la situation familiale, de l'âge et des opinions politiques de l'intéressant candidat, et là non plus ne fut pas déçu : un célibataire de trente-cinq ans, fidèle sujet de l'empereur.

Ils fumèrent le cigare, parlèrent affaires, déplorèrent la guerre et l'inflation.

Daniel invita Alfred Mislowitzer au dîner du vendredi soir.

Else fut pomponnée par Minna et priée par Daniel de prendre son violon après le dîner et de leur jouer quelque chose de sentimental.

Alfred Mislowitzer fit son apparition, vêtu d'un costume sombre taillé dans une étoffe irréprochable, arborant une chaîne de montre en or sur son gilet qui s'arrondissait. Il vit Else et sa décision fut prise. Pareille occasion ne se représenterait pas.

Pendant le dîner, pour lequel Minna n'avait épargné ni les efforts ni les meilleurs ingrédients, il commença déjà à lui faire la cour. Il riait, mangeait beaucoup et bruyamment tout en lui adressant des regards appuyés de ses yeux ronds couleur d'argile, ne lésinait pas sur les compliments, lui tendait les plats en lui effleurant systématiquement la main. Il ne fut pas question de tissus, on parla avantages et inconvénients de la vie berlinoise, conscience juive, famille et cuisine. Minna racontait des anecdotes sur l'enfance d'Else, Daniel y allait de ses blagues. Alfred Mislowitzer était enchanté. Il le fut encore plus lorsque, après le dîner, Else joua au violon un morceau sentimental. En la quittant, il lui fit un baisemain. La soirée était une réussite totale, le sort d'Else était scellé.

Elle ne savait pas si elle devait considérer cette nouvelle

péripétie comme une farce ou une tragédie naissante, elle hésitait entre le rire et les larmes. Et surtout, elle ne savait comment présenter les choses à Fritz. Elle résolut de se taire et d'attendre. Peut-être qu'il se produirait un miracle et qu'Alfred Mislowitzer, resté célibataire jusqu'à trente-cinq ans, se mettrait tout à coup à hésiter, laissant encore passer quelques années. Mais le miracle n'eut pas lieu. Au contraire ! Jugeant tout préliminaire superflu, ses parents et Alfred fonçaient droit au but. Après deux autres visites et une sortie ensemble au café favori des Kirschner, M. Mislowitzer demanda à Daniel la main d'Else, qui lui fut accordée. On ne pouvait rêver mieux. Else faisait un excellent mariage et Alfred une opération fructueuse, car il avait décidé d'entrer dans l'affaire de son futur beau-père. Deux pierres d'un coup.

Alfred Mislowitzer fit une visite solennelle. Il offrit à Else une bague avec un diamant ainsi qu'un baiser. La bague était aussi coûteuse que le baiser insipide. Else était fiancée.

J'ai toujours vu mes grands-parents comme les gens les plus aimants et les plus accommodants du monde, et ma mère comme la femme qui suivait sa propre voie sans se soucier des conséquences. Les parents inflexibles, qui plaçaient les besoins matériels au-dessus du bonheur de leur fille et la vendirent comme une marchandise, me sont inconnus et demeurent pour moi une énigme. Tout comme leur fille, sur le point de se laisser contraindre à un mariage qui aurait détruit sa vie. Même si l'on prend en compte l'époque, la tradition juive, la conviction de Minna et de Daniel qui voyaient, l'une dans les enfants, l'autre dans la sécurité matérielle, l'objectif et les conditions d'un mariage heureux, j'ai du mal à comprendre leur attitude. Et plus encore celle de la jeune Else, qui avait trouvé en Fritz tout ce qu'elle aimait et voyait en Alfred tout ce qu'elle détestait. Comment put-elle commettre une

telle erreur, ne fût-ce qu'un bref instant? Les lignes qu'elle consacre à ce sujet révèlent une enfant que séduit une vie confortable, soucieuse d'échapper au destin de vieille fille :

Pour être honnête, au début cela ne me déplut nullement. J'étais même flattée. Voilà qu'un homme mûr, jouissant d'une grande considération dans le cercle de mes parents, me courtisait, m'admirait, m'offrait une bague de valeur et me proposait une existence protégée et sans soucis. J'étais attirée par la perspective d'être une jeune femme enviée, de porter des vêtements de prix, d'habiter une belle maison, de faire des voyages. Et avec Fritz, c'était vraiment sans issue. Il ne pouvait m'épouser faute d'argent, je ne pouvais l'épouser parce qu'il était chrétien, et, même si nous avions passé outre, mes parents n'auraient jamais donné leur consentement. Alors que nous restait-il? Les après-midi dans des pâtisseries minables, les promenades à Grunewald. La peur, la clandestinité et, pour finir, le lot d'une vieille fille.

Oui, c'était une enfant, qui répétait docilement les discours de ses parents et ressentait peut-être la même chose qu'eux. En effet, si Else avait découvert grâce à Fritz le monde « complètement différent » dont elle rêvait, s'y livrant avec enthousiasme, elle n'était pas encore capable d'y vivre. Elle n'avait pas coupé le cordon ombilical, et les racines de son éducation juive étaient solides, comparées à la fragilité de son désir récent pour l'univers chrétien. Il faudrait un choc, un arrachement violent pour faire de la petite Juive une femme libérée de sa famille et de la tradition. Mais le chemin à parcourir était encore long et semé d'embûches.

Elle ne pouvait taire plus longtemps ses fiançailles avec Alfred Mislowitzer et fut contrainte d'avouer enfin la vérité à Fritz. Elle le rencontra dans le parc du château de Charlott-

tenburg. Fritz, ce jour-là particulièrement exubérant, vint à elle en imitant l'acteur Alexander Moissi, la salua en empruntant sa voix frêle et haut perchée ainsi que sa gestuelle théâtrale. Else, qui se sentait mourir, n'avait qu'une pensée : en finir au plus vite avec cette torture. Elle fonça donc tête baissée et lui apprit qu'elle s'était fiancée et se marierait dans six mois. Il se figea au beau milieu de son élan, la fixa droit dans les yeux, vit que c'était la triste vérité et enfouit son visage dans ses mains. Debout devant elle, il pleura, sanglota comme un enfant et elle, incapable de supporter sa douleur, prit la fuite.

Cette nuit-là, elle ne put trouver le sommeil et passa le jour suivant au lit. Minna voulait déjà appeler le médecin mais Else, furieuse comme jamais sa mère ne l'avait vue, cria qu'elle n'avait pas besoin de médecin, ni de compresses froides ni de lait au miel, elle voulait juste qu'on la laissât en paix.

« Complètement tarabiscotée », marmonna Minna en quittant la pièce.

Le soir on sonna : c'était Fritz. Les Kirschner l'accueillirent chaleureusement et l'invitèrent à entrer. Else sortit de sa chambre. Très pâle, elle était enveloppée d'un rideau de cheveux cuivrés.

« Ophélie au dernier acte », déclara Minna, qui alla préparer le dîner en hochant la tête.

Fritz prit Else par la main, la conduisit jusqu'au piano, l'attira près de lui sur la banquette et joua la valse du *Chevalier à la rose*.

« Ma Babouchka, fredonnait-il en même temps à voix basse, ma Babouchka. »

À dater de ce jour, ils vinrent tous les deux, Alfred Mislowitz, le fiancé, deux fois par semaine, Fritz Schwiefert, l'amoureux, presque quotidiennement. Les Kirschner, croyant

béatement que les fiançailles d'Else avaient écarté tout danger et que Fritz, devenu désormais un ami platonique, était une source d'enrichissement intellectuel pour leur fille, y consentirent volontiers. Ils trouvèrent même très bien qu'Alfred lui aussi prît goût à leurs soirées culturelles. Et tandis que Minna brodait à sa table à ouvrage, que Daniel fumait un cigare dans son fauteuil à oreilles et qu'Alfred, terrassé par la lourdeur du dîner, faisait un petit somme sur un autre siège, Fritz et Else jouaient à quatre mains, se serraient l'un contre l'autre et se chuchotaient des mots d'amour. Avec le temps ils prirent de plus en plus de plaisir à leur petit manège, dans lequel Fritz voyait un juste châtiment et Else un dernier acte de résistance avant de voir se fermer la porte du vaste monde et de la liberté. Fritz adorait tourner Alfred en ridicule devant Else, l'abreuer d'une ironie discrète, le troubler par des considérations compliquées ou l'accabler de railleries cruelles contre lesquelles le malheureux lourdaud ne trouvait pas de parade. Else avait certes pitié de lui mais ne pouvait s'empêcher de s'en amuser sous cape. Bientôt elle devrait partager sa table et son lit, écouter ses platitudes, sombrer dans les eaux stagnantes de l'ennui. Alors il pouvait bien souffrir un peu avant que ce fût son tour à elle. De ce curieux ménage à trois il me reste deux poèmes, inscrits par Fritz Schwiefert et Alfred Mislowitzer dans le livre d'hôtes de Paula et Bruno Kirschner, un cousin d'Else. Ils résument parfaitement ces deux hommes et leurs relations.

Alfred Mislowitzer écrit :

*En plein conflit mondial, où tout était à terre,
Où l'espérance au loin était encor bien sombre,
Quelle joie que ce jour passé chez les Kirschner :
On oublie que partout la guerre étend son ombre...*

Fritz Schwiefert réplique :

*Je n'ai pas le talent, moi, de si bien rimer.
Quel animal je suis, bête à manger du foin!
Et des contes plaisants, las, je n'en connais point,
De sel cruellement mon esprit est privé :
En guise de Pégase un canasson vilain
Au lieu de me porter reste loin en arrière...
Que ne suis-je doué d'un cerveau plus malin,
Comme Sa Majesté Alfred Mislowitzer!*

Lorsque Paula Kirschner, qui vivait à Jérusalem depuis 1936, me donna les poèmes, elle avait quatre-vingt-dix ans. Elle ne savait plus du tout qui étaient Alfred Mislowitzer ni Fritz Schwiefert. En revanche, elle se souvenait parfaitement de sa cousine par alliance :

– Elle était adorable, dit-elle, rayonnante. Une vraie petite diablesse !

La petite diablesse se montrait décidément difficile à apprivoiser, et Alfred Mislowitzer, comme on pouvait s'y attendre, exprima son mécontentement. Ce jeune vaurien complètement toqué ne pouvait-il aller jouer le pique-assiette ailleurs que chez ses futurs beaux-parents ? demanda-t-il.

Pour l'apaiser et se débarrasser un temps de l'obstiné Fritz, les Kirschner décidèrent de se rendre tous les quatre à Hiddensee, au bord de la mer Baltique.

Fritz, qui croyait chaque jour de moins en moins aux fiançailles et au mariage imminent et se sentait assuré des sentiments d'Else, ne fondit pas en larmes cette fois-là mais laissa éclater sa colère : si c'était comme ça, cria-t-il, il ne s'opposerait pas plus longtemps à son malheur. Il remballa les livres et les partitions qu'il lui avait prêtés et s'en fut.

Le voyage à Hiddensee réussit à distraire Else de son chagrin. Elle aimait l'eau sous toutes ses formes, et particulièrement la mer – elle ne connaissait que la mer Baltique et la mer du Nord. Lorsque en outre il y avait du soleil, elle ne pouvait s'empêcher d'être heureuse, même dans son malheur. « Quand je vais mal, avait-elle coutume de dire, il me faut juste de l'eau et du soleil pour me sentir mieux. »

On était en plein été. Le soleil brillait comme un nimbe au-dessus du paysage plat de l'île avec ses dunes, ses prés et ses fermes blanches aux toits de roseaux. Une brise légère agitait le feuillage des arbres, dessinait dans le sable des lignes sinueuses, ridait la surface de la mer. Jupe retroussée, Else courut pieds nus le long de la plage, le regard perdu dans l'aveuglante immensité bleue, les pieds tantôt enfouis dans le sable chaud, tantôt baignés par la mer. Sa natte se défit dans son dos, son visage bruni exprima un abandon ravi. Elle ouvrit sa blouse jusqu'à la naissance des seins, remonta ses manches, dénuda ses jambes jusqu'aux genoux, avança de quelques pas dans la mer, se mit à rire et à pousser des cris d'allégresse. De l'eau, du soleil, de l'air – son corps, toujours engoncé, les réclamait comme il réclamait l'amour.

Minna, Daniel et Alfred étaient assis dans des cabines. Les hommes fumaient le cigare et parlaient affaires. Minna faisait de la broderie et gardait un œil soucieux sur Else.

« Qu'est-ce qu'elle fabrique encore ? dit-elle. – Elle attrape des poissons, plaisanta Daniel. – Elle a besoin de bouger », fit remarquer Alfred.

Lorsque Else fut de retour, les cheveux ébouriffés par le vent, l'ourlet de sa jupe trempé, les pieds panés par le sable, Minna fronça les sourcils.

Elle lui ordonna de boutonner sa blouse, de se rechausser, de refaire sa natte et de mettre son chapeau. Elle avait l'air

d'une sauvageonne, brune et à moitié nue. Qui plus est, elle allait prendre froid.

Elle voulait se baigner, déclara Else, aller vraiment dans la mer, comme les autres jeunes gens sur la plage.

Il ne manquerait plus que cela ! s'écria Minna, cependant que Daniel ajoutait : Goyim naches !

Le voyage de l'heureuse petite famille fut immortalisé par une photo : serrés dans une guérite, on voit un Daniel joyeux, une Minna clignant des yeux d'un air méfiant en direction de l'appareil, une Else souriante. Alfred est étendu à leurs pieds, appuyé sur une hanche et un coude, ressemblant à une sorte de phoque portant un chapeau de paille un peu canaille.

Une semaine plus tard ils rentrèrent à Berlin. La première sortie d'Else fut pour aller à la poste. Aucune lettre de Fritz. C'était une mauvaise surprise mais comme désormais ils avaient le téléphone, il appellerait sûrement dans le courant de la journée. Il ne téléphona pas. Alors il viendrait sûrement passer la soirée. Il ne vint pas.

Else, qui croyait aussi peu à la menace de Fritz de ne pas s'opposer plus longtemps à son malheur que lui-même n'avait cru à ses fiançailles, se vit soudain confrontée à l'éventualité de ne plus jamais le revoir. C'était si impensable qu'elle rejeta immédiatement cette pensée. Un homme qui, deux ans durant, s'était accommodé des obstacles, de la clandestinité et de l'inconfort, de la pluie et de la neige, des interdictions de ses parents, des soupes de sa mère, des plaisanteries de son père, pour ne rien dire de ses fiançailles, qui lui avait écrit des poèmes, l'avait embrassée avec passion et avait inventé pour elle les mots les plus doux, cet homme-là l'aimait. Et un homme qui l'aimait ne pouvait la quitter. Elle attendit donc, elle attendit jusqu'à en avoir mal aux muscles et à la tête à force de tension et de rumination. Elle fit appel à

toute l'ardeur de son désir pour le faire revenir, puis à toute la ferveur de ses prières. Comme cela ne servait à rien, elle essaya des pratiques superstitieuses : si j'arrive à la poste sans avoir cligné des yeux une seule fois, il y aura une lettre pour moi ; si dans la prochaine demi-heure je vois passer dix barbus devant ma fenêtre, alors il va venir ; si j'arrive à faire ma réussite, le téléphone sonnera et ce sera lui. Mais elle avait beau mener à bien sa patience, compter dix barbus passant sous sa fenêtre ou rester sans cligner des yeux, il n'écrivait pas, ne venait pas, n'appelait pas.

Au bout d'une semaine elle s'avoua la vérité pendant une nuit d'insomnie : il avait compris que la situation était sans espoir ; las de ses baisers stériles, de ses parents rétrogrades, de son absurde fiancé, il avait renoncé. Et même si elle lui écrivait ou lui téléphonait, que lui dirait-elle ? Reviens mais n'espère pas de changement ? Ou encore : s'il te plaît, ne me quitte pas jusqu'à ce que je sois mariée ! Belles propositions !

La conscience de l'avoir perdu provoqua chez Else une affliction profonde et sincère.

Le monde dans lequel tu m'avais introduite, écrivait-elle, ce monde « complètement différent », vaste et splendide, rempli de poésie et de musique, m'était de nouveau fermé. Personne ne m'apportait de livres, personne ne m'écrivait de lettres, personne ne me lisait de poèmes, personne ne jouait la valse du *Chevalier à la rose*, personne ne m'amenait au théâtre. Je n'avais personne à qui parler. La seule chose qui en moi vivait encore, c'était la nostalgie que j'avais de toi et de ce monde.

Pourquoi Fritz ne venait-il plus ? voulurent savoir ses parents. Parce qu'il n'en avait plus envie, expliqua Else avec amertume.

Minna et Daniel en furent tristes. Un homme si charmant, si cultivé, si spirituel ! Ils s'étaient vraiment attachés à lui et il leur manquait beaucoup.

Le seul à qui il ne manquait nullement était Alfred Mislowitzer. Il s'était enfin débarrassé du pique-assiette ! Alfred s'épanouissait à mesure qu'Else se fanait. Elle ne mangeait ni ne dormait presque plus et elle ne riait plus du tout. Elle dépérit. Ses yeux, encore plus grands qu'à l'ordinaire, s'enfoncèrent dans leurs orbites, ses fortes pommettes slaves devinrent saillantes, ses joues se creusèrent. On vit pour la première fois le beau modelé de son visage, les paupières hautes et bombées, la ligne concave qui courait du sommet des pommettes au menton en longeant les joues. C'était le visage qu'elle aurait plus tard. Mais cela ne plut pas du tout à Alfred. Il voulait une grosse commère affable et pleine d'entrain, non une créature languissante aux traits tirés qui chipotait dans son assiette et jouait au piano des airs tristes.

Cela n'allait pas du tout, déclara-t-il avec fermeté, et pour le mariage Else devait à tout prix retrouver rondeurs et gaieté.

Il l'invita dans sa famille, qui s'était remise des fatigues du déménagement et avait hâte de connaître sa fiancée.

Ils habitaient un appartement sale, bourré de meubles de mauvais goût, écrivit Else, et la mère était aussi sale et de mauvais goût que l'appartement. Elle parlait un allemand teinté de yiddish. C'était horrible. Les sœurs n'étaient pas mieux que la mère et toutes les trois me posèrent des questions stupides et indiscretes. Je rencontrai là sous son pire aspect ce judaïsme que je repoussais de toute mon âme et auquel je voulais échapper.

À sa tristesse au sujet de son bien-aimé et du monde immense et magnifique qu'il lui avait offert s'ajouta la haine à l'égard de son fiancé et de l'horrible ghetto dans lequel il voulait la faire vivre. La perte de son embonpoint et de sa gaieté fut compensée par une attitude nouvelle, qui se manifestait en remarques dédaigneuses, blessantes et moqueuses. Alfred Mislowitzer avait l'impression que sa petite Else était possédée par un dibbouk. Les parents, quant à eux, craignaient que leur enfant ne devînt sérieusement malade.

Elle ressentait bien un petit peu d'affection pour Mislowitzer? demanda Daniel. Et Minna, prenant pour la première et la dernière fois le parti de sa fille, déclara que cet individu était un âne bâté.

Novembre était venu, le froid humide, les journées grises et sombres, les nuits interminables. La guerre commença à se faire sentir. Pénurie de charbon et de nourriture, nombre croissant de gens en deuil, nouvelles du front de plus en plus inquiétantes. Else ne s'en préoccupait guère. En elle aussi régnaient l'hiver et la guerre, et elle était en train de perdre la bataille.

Par une journée de mauvais temps, elle éprouva le besoin d'aller dans le parc du château de Charlottenburg. La tempête s'accordait avec son état d'âme. Elle voulait la sentir sur son visage, sur sa peau à travers ses vêtements, elle voulait accompagner sa course et l'affronter, elle voulait gémir et hurler avec elle.

Sa mère se tordit les mains. Ne pouvait-elle être raisonnable, pour l'amour du ciel, et rester à la maison! Elle allait attraper la mort!

Loin d'attraper la mort, elle retrouva la vie.

Dans l'une des larges allées désertes, une grande silhouette mince vint à sa rencontre, tête nue, le buste penché en avant, le visage baissé. Ses pas étaient ralentis par la tempête mais

Else, dans le dos de qui elle soufflait, vola au-devant de Fritz. Il ne la vit qu'au dernier moment.

« Babouchka », dit-il sans paraître étonné, refermant ses bras autour d'elle. Else se pendit à son cou et hurla avec la tempête, pleura avec la pluie.

Il était de retour, le monde de la musique et de la poésie, le monde de la peur et du secret.

Pour la première fois en deux ans, Fritz avait demandé à Else si elle voulait l'épouser. Sans hésiter elle avait dit oui et ce n'est que la nuit venue, une fois couchée, qu'elle réfléchit aux conséquences de sa réponse. Elle avait l'impression d'avoir donné de la tête dans un nid de guêpes et un essaim d'insectes excités volait autour d'elle dans un vrombissement strident, leur dard venimeux prêt à piquer. Elle fut tentée de prendre un somnifère pour échapper à ses pensées, mais c'eût été une fuite. Si elle commençait déjà à flancher, elle se retrouverait plus vite mariée avec Alfred qu'avec Fritz. Or elle ne le voulait à aucun prix : c'était là sa seule certitude, le point de départ de toutes ses réflexions. Elle devait donc en tirer les conséquences et en supporter les suites : le choc éprouvé par ses parents, le déshonneur du clan Kirschner, l'humiliation du fiancé dédaigné ; la rupture avec son milieu, le saut dans un univers aussi attirant et désiré qu'il était inconnu et incertain ; les difficultés d'une vie sans soutien matériel, sans formation d'aucune sorte, professionnelle ou domestique, sans aide ni conseil ; les capacités plus que douteuses de Fritz sur le plan pratique, sa naïveté, sa distraction et sa grande susceptibilité, son inexpérience à elle, son ignorance et ses doutes sur elle-même.

Mon Dieu, seraient-ils capables de surmonter tous ces obstacles, d'être à la hauteur des efforts à fournir, de vaincre la peur, d'affronter Dieu et le monde ? Où habiteraient-ils, de quoi vivraient-ils, comment se nourriraient-ils puisqu'elle

ne savait pas faire la cuisine ? Et pour commencer, comment assurer les préparatifs nécessaires tout en se cachant, soumis à une pression continuelle et à la peur d'être découverts ? Où trouverait-elle la force de regarder ses parents dans les yeux, de manger avec eux sans faire semblant de rien, de les observer qui préparaient son mariage avec Alfred ? Parviendrait-elle jusqu'au bout à faire le grand écart, à supporter son sentiment de culpabilité, à prendre le temps de vitesse ? Et si ses parents se révélaient plus rapides, si elle se retrouvait sous la *chuppa* avec Alfred et non au bureau de l'état civil avec Fritz ? Retour à la case départ, et ses doutes, ses craintes et sa culpabilité étaient étouffés par la certitude qu'il n'en serait rien. Elle finit par s'endormir mais, au matin, ses démons étaient de retour.

Ce déchirement épuisant dura des mois et mit la relation de Fritz et Else à rude épreuve. Chacun était sûr de ses propres sentiments mais non des sentiments de l'autre. Chacun s'attendait à voir l'autre perdre pied devant les difficultés et regretter sa décision. En outre, Fritz craignait qu'Else, continuellement exposée à la pression de ses parents et de sa propre mauvaise conscience, ne fit machine arrière ; Else, de son côté, craignait que Fritz ne mesurât soudain à quel point elle était indigne de lui.

C'est seulement en lisant ses lettres de l'époque que je me rends compte de la panique qu'a dû provoquer en elle ce saut de « l'étroitesse juive » dans « l'immensité du monde chrétien ». Car l'étroitesse lui avait au moins assuré protection et sécurité, tandis que l'immensité du monde chrétien était absolument sans limites. Ce n'était pas seulement la nature foncièrement différente de ce monde, c'était une vie différente à l'intérieur de ce monde, une sphère personnelle différente à l'intérieur de cette vie, un être complètement différent – puisque masculin et non bourgeois – à l'intérieur de sa sphère personnelle. Comment être à la hauteur quand

on avait toujours été tenue en lisière, qu'on avait grandi dans une atmosphère aseptisée qui vous laissait dans l'ignorance des réalités sexuelles du mariage?

« C'est comment? osa-t-elle un jour demander à sa mère. – Totalemment sans intérêt », s'entendit-elle répondre.

J'imagine donc facilement ce qui se passait en elle quand elle écrivait ses petits billets où le manque de confiance en soi frôlait la soumission.

Ainsi :

... Je refuse de croire que tu ne m'aimes plus et pourtant cette pensée ne me quitte pas. Et j'ai d'autres pensées terribles, par exemple que je ne peux rien te donner d'important et que tu ne m'aimes que parce que je suis jolie...

Ailleurs :

... Ne pense pas de mal de moi, Pitt, s'il te plaît! Si je te décevais, je ne pourrais pas le supporter. Je t'aime tant et je ne veux pas avoir de pensée que tu ignores, de sentiment que je n'expose à tes yeux...

Puis, de nouveau :

... Que se passe-t-il donc? Es-tu fâché? Et pourquoi donc? Je suis triste, j'ai attendu jusqu'à maintenant, je pensais que tu appellerais. Je me sens pleine de langueur et il faut que tu me consoles parce que je me sens inconsolable. Et il y a tant de non-dits entre nous et je ne sais pas ce que tu ressens vraiment pour moi...

Brusquement, elle croyait savoir :

... Dernièrement je n'ai été que ton jouet ; tu dois être déçu de moi. Je ne supporte pas l'idée d'être trop petite et trop insignifiante pour toi. Voilà que je doute de moi, que cette idée me torture depuis avant-hier...

Le moment d'après elle lui assure :

... Mon sentiment pour toi ne faiblit pas, ne doit pas faiblir, sinon tout ce que nous faisons serait inconvénient, inutile. Parfois je ne sais plus moi-même ce que je suis, Pitt. Je veux être bonne, dis-moi que je le suis ! Je t'aime, cela ne changera jamais...

Et, finalement, pour son anniversaire :

... Un petit cadeau, de la part de ta Babouchka, mon unique, mon adoré. Je te souhaite tout le bonheur imaginable, et à moi je me souhaite d'être toujours aimée de toi. Pitt, nous devons attendre encore un peu mais plus dans l'incertitude. Il ne faut pas souffrir, je te donnerai, je serai pour toi ce qu'il est en mon pouvoir d'être et de donner.

À cette époque, Fritz rendit rarement visite aux Kirschner et jamais quand Alfred, l'autre fiancé d'Else, venait dîner puis s'installait pour un petit somme dans un fauteuil, en s'ébrouant légèrement. Tous deux étaient devenus très prudents, cherchaient à éviter tout désagrément, toute crise inutile. Leurs rencontres clandestines n'avaient plus lieu dans les parcs ou les pâtisseries mais dans les maisons où il y avait des chambres à louer et dans les boutiques de meubles bon marché. Souvent ils se regardaient d'un air effaré par-dessus

un monstrueux lit conjugal ou la tête d'une logeuse féroce, mais dans l'appartement suivant, la boutique suivante, Else trouvait des mots de réconfort : de quoi avons-nous besoin pour vivre ensemble ? D'un lit, d'une table, de deux chaises et de beaucoup d'amour.

Fritz commença à chercher un travail stable et Else passa beaucoup de temps avec sa mère. Désormais elle la regardait souvent cuisiner, faisait les courses avec elle, demandait à quoi l'on reconnaissait une bonne poule au pot et quel fil utiliser pour repriser les bas. Minna se réjouissait de l'intérêt montré par sa fille, signe qu'Else s'était enfin résignée à épouser son âne bête. Et pour ce qui était des futurs enfants et de la sécurité matérielle, un âne bête mais juif valait toujours mieux qu'un étourneau spirituel mais chrétien. Elle parlait abondamment de la noce, qui menaçait de devenir un problème, car où et comment dénicher les denrées nécessaires si l'on voulait faire manger convenablement cent personnes ? Elle était néanmoins pleine d'entrain. Tante Betty lui avait donné un satin magnifique pour la robe de mariée et elle-même, Minna, avait déjà trouvé la couturière, et un rabbin très réputé, et une grande salle de fête, et de bons meubles pour la chambre à coucher.

Au cours de ces journées, Else n'aurait su dire laquelle des deux se rendait la plus coupable : la mère, prête à sacrifier sa fille à ses principes, ou la fille, qui ne craignait pas de tromper sa mère de la façon la plus cruelle. Tantôt dominaient en elle la colère contre Minna, tantôt la pitié et l'effroi qu'elle ressentait vis-à-vis d'elle-même. Alors, étreignant Minna de toutes ses forces, elle l'embrassait et lui demandait mentalement pardon.

« Tu verras, Elschen, disait Minna, c'est un homme bon, qui a le sens des responsabilités, et toi, tu es une bonne fille, et ton père et moi nous t'aimons plus que tout. »

Il y avait des jours où Else, par prudence ou désir de

procurer encore à ses parents le plus de joie possible, ne fixait pas de rendez-vous à Fritz. Aussitôt, la méfiance de celui-ci s'éveillait, il se mettait à redouter de voir Else de nouveau filer doux et épouser subitement Alfred Mislowitzer derrière son dos au lieu de l'épouser lui, Fritz, derrière le dos de ses parents. Il lui reprochait sa versatilité, l'accusait de passer plus de temps avec son grotesque fiancé qu'avec lui, son amoureux.

Elle s'indignait et écrivait :

Pitt, jamais tu ne m'as soupçonnée avec aussi peu de raison ; ton sentiment t'a complètement égaré ! Je ne peux pas te forcer à reconnaître la vérité, je peux juste te dire : aie confiance en moi, s'il te plaît, tu feras bien ; et si tu t'es trouvé cent bonnes raisons, alors écarte-les et fais-moi confiance ! C'est si terrible d'être accusé à tort, on se sent complètement désarmé...

Ou bien elle tentait de le calmer en lui faisant le compte rendu précis de sa journée :

... Samedi midi, j'ai déjeuné avec mes parents chez mon oncle et ma tante Thoman : là-bas, il y a toujours beaucoup à manger et fort peu à écouter, et le soir nous sommes restés tous les trois à la maison. J'ai lu Ranke et me suis couchée à onze heures. Dimanche matin, je suis allée me promener avec maman et mon frère, et le soir, figure-toi, nous sommes allés au théâtre. C'était une pièce d'Henri Nathansen, *Derrière les murs* ; j'aurais de beaucoup préféré voir autre chose mais père a insisté. Cela parlait d'un problème que personne, à commencer par M. Nathansen lui-même, ne pourra résoudre : la lutte entre juifs et chrétiens. Tu veux connaître le contenu ? Il n'a rien de bien original mais je vais quand

même te le raconter : une jeune fille, aux parents rétrogrades et très attachés au judaïsme, et un jeune homme chrétien s'aiment et veulent se marier. Les deux pères sont contre...

Elle lui retrace le déroulement du drame jusqu'au dénouement heureux : les pères capitulent devant l'amour des jeunes gens. La fille juive est autorisée à épouser le fils chrétien, à condition de ne pas se marier à l'église et de rester juive.

Derrière les murs fut la dernière pièce qu'Else vit avec ses parents. Daniel la trouva très bonne. Minna la trouva plate et expliqua qu'elle aurait préféré du Shakespeare. Les malheureux Kirschner ne se doutaient pas que leur fille était en train de creuser une brèche dans le mur et leur préparait un drame autrement plus consistant que celui du sieur Nathansen.

Fritz obtint un emploi à la Bibliothèque nationale de Berlin. Par ailleurs, il continuait d'écrire ses critiques de théâtre. Il n'avait toujours pas terminé son livre sur Rilke.

Else dénicha deux chambres et, en sus, le lit, la table et les chaises. Dans sa dernière lettre rédigée chez ses parents, elle écrivit à Fritz :

Je veux devenir femme. Je veux devenir ta femme. Peut-être n'en suis-je pas capable, peut-être que si. Sans doute souris-tu maintenant de ma lettre et de ce que j'accorde une telle importance à tout cela. S'il te plaît, ne souris pas et ne me fais pas sentir ta supériorité. Dis-moi comment tu veux que je sois et je le serai. Je veux faire de notre union quelque chose de beau, de grand, de fort. Je veux être une femme que tu aimes et respectes.

En février 1916, elle quitta un matin tôt l'appartement de ses parents. Elle laissait sur son oreiller une lettre dans

laquelle elle les informait de son mariage avec Fritz. Elle les pria de lui pardonner.

La plus tendre des mères et le meilleur des pères ne pardonnèrent pas à leur fille. Ils la bannirent de leur maison et de leur cœur. Ils firent disparaître toute trace d'elle. Ils interdirent qu'on prononçât son nom devant eux.

De quoi avait-on besoin pour vivre ensemble? D'un lit, d'une table, de deux chaises et de beaucoup d'amour. Voilà ce que disait Else avant le mariage, voilà ce qu'elle croyait. Elle avait fait les comptes pour deux, Fritz et elle, en considérant que ses parents seraient toujours là en cas de besoin. Certes, elle s'était attendue à une scène : paroles acerbes, accusations, larmes, menaces, brève période de rupture, fâcherie plus longue. Peut-être même seraient-ils allés jusqu'à lui refuser sa dot et à interdire la maison à Fritz. Mais chasser leur fille, l'évacuer purement et simplement de leur vie, faire comme si elle n'existait plus, jamais elle n'aurait imaginé cela. Et comment l'aurait-elle pu, elle qui avait vu ses parents, vingt et un ans durant, agir comme les meilleures gens du monde, inépuisables d'amour et de sacrifice dès lors qu'il s'agissait de leurs enfants, toujours pleins de sollicitude et de crainte? Et brusquement, du jour au lendemain, plus rien? Qu'est-ce qui les avait rendus si incroyablement durs? L'opprobre qu'elle avait jeté sur eux, sa trahison envers eux, envers le judaïsme? Attachai-ils plus d'importance à leur religion qu'à leur fille, eux qui avaient jusque-là donné la priorité au bien-être de leurs enfants? Comment expliquer cela?

Fritz et Else habitaient désormais deux petites pièces dans l'un de ces appartements berlinois typiques qui semblaient consister exclusivement en longs corridors sombres et hauts murs tapissés de poussière antique et de motifs à vous donner le vertige. Ils partageaient la salle de bains, les toilettes et la

cuisine avec les propriétaires, un couple bourru mais bienveillant du nom de Pusche. Ce nom offrait à Else l'unique source de divertissement dans cet arrangement. Ce n'était pas la vue de l'arrière-cour, plantée d'un arbre unique dénudé par l'hiver, qui eût pu lui en procurer un.

Mais quelle importance ! Elle avait Fritz, était sa femme pour le meilleur et pour le pire, aimait et était aimée, et bientôt viendrait le printemps, et peut-être la fin de la guerre, et peut-être le pardon des parents. La vie, l'amour, le mariage lui souriaient, et Else avait résolu d'en faire quelque chose de beau, de grand, de fort.

Fritz, qui, après trois années d'attente et de privations, partageait enfin quatre murs et un lit avec sa Babouchka, ne trouva au début nul motif de se plaindre. Certes, il aurait volontiers mangé une fois un vrai repas et porté une chemise bien lavée mais, comme les vivres et le savon étaient devenus extrêmement rares, Else ne se retrouva pas dans l'embarras. Et si d'autres femmes, en dépit de la pénurie, parvenaient miraculeusement à fournir une chemise propre et une soupe chaude, tant mieux pour elles. Fritz n'était pas un petit-bourgeois mais un bohème, attaché aux choses plus essentielles. Pour l'heure, l'essentiel résidait moins dans le spirituel que dans le matériel, de sorte que, pour la première fois, un certain équilibre régnait dans le couple.

Fritz rentrait l'après-midi de la bibliothèque et sortait parfois le soir au théâtre avec Else, pour rédiger ensuite un article sur la pièce. Ces soirées incarnaient à leurs yeux la splendeur et l'immensité du monde. Else consacrait la majeure partie de ses journées à lire et à jouer du violon. Fritz lui donnait beaucoup à faire et elle s'en acquittait avec sérieux. Un jour ou l'autre, présentait-elle, le spirituel reprendrait ses droits et alors elle voulait être à la hauteur.

Parfois Else rendait visite à sa coquette belle-mère française et à sa belle-sœur Luzie, jadis contaminée par la syphilis

et guérie au terme d'un traitement éprouvant. Luzie s'était réjouie du mariage de Fritz et avait réservé un accueil chaleureux à Else. Celle-ci bavardait en français avec la mère, papotait de choses et d'autres avec la sœur, qui avait bon cœur bien que tête folle, et jouait avec les enfants, notamment la petite Ellen, une fillette impétueuse qui lui était chère.

Il lui arrivait de recevoir des visites, une ancienne camarade de classe poussée par la curiosité, des cousins et cousines qui n'avaient pas rompu avec elle comme le reste du clan Kirschner et venaient, tout embarrassés, la voir en secret, ou son frère Friedel auquel la liait depuis l'enfance une relation étroite et affectueuse. Il était toujours dans l'armée mais, depuis qu'Else avait quitté la maison, il passait tout son temps libre chez ses parents.

Ils souffraient beaucoup de la rupture, confia-t-il à sa sœur, et il ne fallait surtout pas qu'ils eussent vent de ses visites.

Else expliqua qu'elle ne comprenait pas leur attitude et Friedel, en jeune homme qui connaît la vie, sourit et déclara que c'était réciproque. Elle avait, au cas où elle ne l'aurait pas encore compris, enfreint le principe sacro-saint de ses parents, celui de la fidélité à la famille et au judaïsme.

Eux, de leur côté, répliqua Else, enfreignaient son principe sacro-saint, la libre détermination.

Friedel comprenait l'un et l'autre camp, mais n'approuvait ni l'acte de sa sœur ni les mesures de rétorsion de ses parents. Leur projet d'unir de force leur fille à un homme qu'elle n'aimait pas lui paraissait tout aussi irresponsable que le mariage clandestin d'Else avec un homme qu'ils ne pouvaient accepter parce que chrétien.

Else le prit mal : elle était allemande avant tout, affirma-t-elle, et avait, en tant qu'Allemande, épousé un Allemand. Faux, rétorqua Friedel ; lorsqu'elle aurait son premier enfant, elle se rendrait compte qu'elle était une juive mariée à un chrétien, non une Allemande ayant épousé un Allemand.